

AUSCHWITZ-BIRKENAU

JO, QUINZE ANS, LE SURVIVANT DE LA CHAMBRE À GAZ À AUSCHWITZ

Gilles Lambert, journaliste, a oublié de nombreux reportages sur les camps de concentration et un livre sur l'extermination des juifs hongrois.

Il a rencontré Jo Wajsblat il y a dix ans et, après de longues conversations, l'a convaincu de raconter son expérience unique dans ce livre *Le témoin imprévu* qu'ils ont écrit ensemble et dont sont publiées ici quelques pages, avec l'autorisation de M. Wajsblat.

Voyage vers l'enfer

Entre Lodz et Auschwitz, il n'y a que deux cent cinquante kilomètres ; pour les parcourir, le convoi dans lequel se trouvait Jo mit toute la nuit et une partie de la journée suivante.

Dans chaque wagon de marchandises, on avait entassé près de cent personnes. Il n'y avait que quatre petites ouvertures grillagées, l'atmosphère était vite devenue irrespirable. Impossible de prendre le moindre repos.

Les déportés arrivaient malades, exténués, à bout de forces, mourant de faim et de soif. Même les plus résistants y perdaient leur énergie, ce qui excluait toute révolte au débarquement.

Les crises de nerfs étaient fréquentes. Les enfants, souvent, perdaient conscience. Les convois partis de France, des Pays-Bas, de Belgique ou de Grèce mettaient parfois plus de quatre jours et quatre nuits pour atteindre Auschwitz, sans eau ni nourriture, sans la possibilité de vider l'unique baquet hygiénique qui débordait.

Pendant les arrêts parfois très longs, sur les voies de garage ou le long des quais de gare, des supplications et des cris montaient des wagons fermés. Les soldats convoyeurs n'y prêtaient pas attention ; ils tiraient sur quiconque s'approchait.

D'un convoi de juifs grecs arrivé à Birkenau en 1943, personne ne descendit : parti de Salonique six ou sept jours auparavant, il ne transportait plus que des cadavres !

Jo et des camarades boulangers comme lui s'encourageaient mutuellement pendant le trajet. Ils avaient même réussi à communiquer leur optimisme aux autres déportés : *"La guerre approche de son terme, affirmaient-ils. - Russes et Américains avancement, avant la fin de l'hiver la guerre sera terminée. - Les Allemands ont besoin de travailleurs... - Au moins nous mangerons à notre faim"*.

Quel que fût le terme du voyage, Jo espérait fermement y retrouver sa sœur Haya-Sarah, son frère Jonathan et sa tante Esther, partis de Lodz une dizaine de jours avant lui. À travers les planches disjointes du wagon, il tentait de comprendre où il se trouvait. En vain. Il fallait calmer les enfants, et des femmes dont les nerfs cédaient. Enfin, après un long arrêt dans une gare, sans doute Auschwitz, les portes s'ouvrirent brusquement. Il était environ midi. Le ciel était bleu.

"C'est d'abord un énorme soulagement, raconte Jo. L'air entre dans le wagon : on est arrivés. Où ? On l'ignore, mais cela importe peu. On va pouvoir respirer et peut-être boire. Je me faufile près de la porte et je découvre un quai avec beaucoup de monde. Une grande agitation. Des cris en allemand : *"Los, Raus ! Raus ! Vite, dehors ! Dehors !"* Il faut sauter du wagon. Le sol est en terre battue. J'aperçois avec surprise, mélangés à des soldats allemands, des hommes étranges, très maigres, en pyjamas rayés de bagnards, coiffés de bérêts. On comprend vite qu'il s'agit de prisonniers juifs et les questions fusent. Mais les bagnards, curieusement, restent muets. Ils ne répondent, en yiddish et à voix basse, que lorsque aucun Allemand ne se trouve dans le voisinage immédiat : *"Vous êtes à Birkenau, près d'Auschwitz, en Silésie."* Certains, tout en jetant des regards inquiets autour d'eux, nous apostrophent, à voix basse aussi : *"Pourquoi vous êtes-vous laissés emmener ici, pauvres idiots ?"*

"Ces propos nous semblent incompréhensibles. Ces hommes ont d'étranges regards. Ils ont pour mission de faire évacuer les wagons le plus vite possible. Beaucoup d'entre nous sautent sur le quai avec leurs bagages. C'est interdit : *"Laissez tout ça à l'intérieur !"* crient les bagnards. *"Vous retrouverez vos affaires plus tard..."*

"J'abandonne non sans inquiétude mon sac à dos avec les quelques photos ramassées dans

notre appartement. Sur le quai, c'est la bousculade. Je distingue, des deux côtés de la voie ferrée, des sortes de baraquements tous semblables. En levant la tête, je vois les tours en bois assez hautes des miradors. Sur la plate-forme au sommet un soldat allemand pointe une mitrailleuse sur nous. Il y a aussi des soldats armés sur le quai, avec des chiens. Nous n'avons pas encore une idée précise de l'endroit où nous sommes - sans doute un camp de regroupement pour les travailleurs. Le nom d'Auschwitz-Birkenau ne nous dit rien - mais ce que nous observons, les propos des juifs en pyjamas rayés, les hurlements, les aboiements des chiens, nous inquiète. Le soleil tape, il fait très chaud, nous sommes épuisés, torturés par la soif. Pourtant, il faut attendre. Notre wagon se trouve au milieu du train. En tête, il y a des mouvements qu'on ne comprend pas. Deux heures, peut-être plus, se passent ainsi, dans l'attente.

"Puis des ordres en allemand : *"Les hommes à gauche, les femmes et les enfants à droite !"* Comme certains hésitent, des bagnards occupés maintenant à décharger des bagages sur le quai leur disent en yiddish : *"Obéissez !"*. C'est l'occasion pour des couples d'échanger un baiser d'adieu.

"Nous voyons s'ébranler le cortège de femmes et d'enfants. Un garçon d'une quinzaine d'années, qui se trouve avec les hommes, décide soudain d'aller rejoindre sa mère et ses sœurs qui lui font signe. Un homme en pyjama rayé lui barre le passage en disant : *"Reste là !"* Comme l'enfant ne l'écoute pas et se dirige vers elles, le détenu l'arrête d'une violente gifle. Lui, il sait que la file des femmes et des enfants sera dans la chambre à gaz avant la fin de la journée. Il sauve la vie du garçon momentanément.

"Un autre détenu s'approche de moi et, sans me regarder, il me demande : *"Quel âge as-tu ? - Quinze ans. - Si on te le demande, dis que tu en as dix-sept !"*

"Peu après, j'entends le même homme, affairés aux bagages et sans détourner la tête, qui avertit un homme au cou bandé : *"Fils de pute ! Enlève ça immédiatement !"*

"Employés au dépôt des bagages du camp, ces hommes savent que les malades, les hommes de plus de cinquante ans, les femmes de plus de quarante, les enfants et les vieillards seront très vite dirigés vers les chambres à gaz, à de très rares exceptions près. Mais bien sûr, nous l'ignorons et ces propos prononcés à voix basse, sur un ton aussi brutal, nous troublent.

"Cela fait bien deux heures maintenant que notre petit groupe piétine vers l'extrémité du quai. On nous a dit qu'on nous donnerait de l'eau bientôt. Et soudain, nous nous trouvons devant un gradé SS entouré d'autres officiers. Il a une cravache à la main. Le regard du SS se pose sur nous un court moment. D'un petit mouvement de sa cravache, sans s'arrêter de parler à ses hommes, il désigne le côté droit. À gauche, c'était la mort. Les copains de Lodz qui nous suivent nous rejoignent presque aussitôt : eux aussi sont du bon côté. Ce n'est qu'ensuite que j'apprends que l'homme à la cravache est le docteur Mengele, médecin chef d'Auschwitz-Birkenau, et qu'il procède très souvent à ces sélections sur la rampe d'arrivée des convois. Trois mois plus tard, je le reverrais - dans des circonstances pires encore."

Avant la tombée de la nuit, Jo et ses amis de Lodz marchent, encadrés par des soldats, vers le fond du camp. La vue des grandes cheminées de briques, à droite et à gauche, d'où s'échappe une fumée noire, les intrigue. Autour d'eux règne une grande agitation. Des détenus en pyjamas rayés et coiffés de calots plats, tous très maigres, circulent entre les baraques. Sur la gauche à travers les barbelés, on entrevoit des femmes vêtues de pyjamas rayés. Les femmes sont passées dans cette zone avant les hommes, pour être rasées, désinfectées. Béla Kantorovicz, 85 ans aujourd'hui, se rappelle que, dans la salle de désinfection, elle se trouva en présence d'un ami de son mari Yankel. Un kapo. Nue, elle eut un mouvement de pudeur : *"Béla, ne te cache pas, j'ai l'habitude, dit le kapo. - Dis moi où se trouvent ma mère et mon petit frère ? - Ils sont déjà au ciel ! - Tu ne sais pas ce que tu dis ! Comment oses-tu me parler ainsi ? Tu dois avoir bu !"* répondit Béla. - Non, Béla. Crois-moi. Ils sont déjà au ciel !"

Des camions passent, certains marqués de la Croix Rouge. Le groupe de Jo longe une grande construction entourée de rondins et de barbelés. Cette agitation, ce bruit, l'odeur étrange de chair brûlée, le ballet mystérieux des fantômes en tenue rayée créent un décor irréel que Jo découvre avec incrédulité.

Le groupe dépasse des baraques où l'on aperçoit des entassements de valises, de ballots, de

colis, et pénètre dans la "zone". Ainsi se nomme l'endroit où aboutissent les arrivants jugés aptes au travail. Du convoi de Lodz, il y a peut-être deux cents hommes. Il arrive aussi que ces futurs esclaves débarqués à la gare d'Auschwitz soient directement emmenés vers une des nombreuses usines installées autour de Birkenau, Buna par exemple. Ce fût le cas de Primo Levi, qui le raconte dans son livre *Si c'est un homme* (Laffont).

La "zone" est vaste, bruyante et très animée. Soudain, un des compagnons de Jo, Smuel Dobjinsky, pousse un cri : il reconnaît dans son uniforme de bagnard, son frère Moshe, boulanger lui aussi, qui a quitté le ghetto de Lodz il y a plusieurs mois ! C'est un dur qu'on appelait par ironie "Moshe le Hassid" - le Pieux. Il est le kapo de la zone, le responsable nommé par les Allemands. Les deux frères s'étreignent. Ces retrouvailles seront déterminantes pour le groupe de boulangers et pour Jo.

Moshe emmène ses amis à l'abri des regards. Il leur donne de l'eau, enfin du pain et des sardines. Un moment de répit. Pressé de questions, Moshe n'essaye pas de dissimuler la vérité. À Meyer, impatient de connaître le sort de sa femme et du petit, et qui veut savoir dans quelle partie du camp ils se trouvent, Moshe répond : *"N'y pense plus, Meyer. Ils sont déjà là-haut !"* Son regard monte vers la fumée noire qui sort des cheminées, à droite et à gauche. Comme Meyer répète sa question, Moshe précise : *"Ils sont au ciel. Tu comprendras vite !"*

Et, en effet, Jo et ses amis vont vite comprendre ce qu'est Birkenau, pourquoi les cheminées fument sans arrêt et ce que signifie l'odeur de chair brûlée qui les a pris à la gorge. Moshe le Hassid ne leur cache rien : *"À Birkenau tous les juifs sont tués, plus ou moins rapidement. Il n'y a que deux façons de sortir du camp. Par la cheminée ou avec un commando de travail en Allemagne !"*

Moshe explique que lui non plus, pourtant kapo de la zone, n'est pas à l'abri d'une sélection. Une sélection ? C'est-à-dire une désignation pour la chambre à gaz. Le risque pèse sur tous les détenus même s'ils ont un emploi dans le camp.

La chambre à gaz ! C'est la première fois que Jo en entend parler. Les deux mots ne vont pas ensemble, pense-t-il. Comment peut-on amener du gaz dans une chambre ? Moshe parle aussi du "Canada" tout proche, cet énorme entrepôt où s'entassent les bagages des arrivants. Les hommes qui déchargeaient les wagons y sont employés. Des femmes ont pour mission de fouiller les bagages à la recherche d'argent, de bijoux, d'objets de valeur que les Allemands expédient chez eux. *"Au "Canada", on trouve de tout. Des diamants, de l'or, des dollars, de la nourriture en abondance. Mais pour les détenus, impossible d'en approcher..."*

Moshe parle aussi de l'hôpital voisin du Canada, le *Revier*. *"N'y allez jamais. On n'en sort pas vivant !"*

Il fait allusion à de mystérieuses expériences médicales auxquelles Mengele se livre sur des détenus des deux sexes. Puis Moshe décrit les chambres à gaz, alimentées par du cyanure, et dont personne n'est jamais ressorti vivant... Et les fours crématoires.

Peu après, Jo et ses compagnons passent à la désinfection : entièrement nus, ils sont aspergés de poudre. Ils n'ont conservé que leurs chaussures et une ceinture. Dans une pièce voisine, des détenus peu loquaces, les coiffeurs, rasant cheveux et poils à la tondeuse. Puis une nouvelle attente dans une grande pièce fermée. Finalement, un SS entre et passe parmi les détenus d'un air lointain. Il en fait sortir une quarantaine, les plus maigres, ceux qui ont l'air très affaiblis ou malades. On les voit disparaître dans la pénombre. Plus tard, nous saurons qu'ils ont été emmenés à la chambre à gaz du crématoire IV. C'est ce qu'on appelle une sélection.

La nuit est tombée quand Jo et ses compagnons reçoivent leurs vêtements de bagnards distribués au hasard. Jo hérite d'un pantalon rayé (qu'il possède toujours), d'une veste marron avec un grand carré rayé dans le dos, d'une chemise et d'un caleçon.

Par rangées de cinq, le groupe quitte la zone sous la conduite de soldats. Où les emmène-t-on ? La troupe s'arrête dans le camp E, le plus proche de la zone, du Canada et du *Revier*. On l'appelle le camp des Gitans, car c'est là que pendant des mois ont vécu des familles gitanes, avec leurs instruments de musique. Les SS venaient le soir les voir danser et les écouter jouer du violon. Ils avaient le droit d'allumer des feux. Les SS distribuaient parfois des bonbons aux jeunes. Puis, devant l'afflux des juifs hongrois, l'ordre a été donné de les liquider. Ils étaient plusieurs milliers.

Les mêmes nazis qui appréciaient leur musique, leur gaieté, leur insouciance et les rires des plus jeunes les ont conduits, sourds à leurs supplications, vers les chambres à gaz.

En août, il n'y a plus aucune trace d'eux au camp E. Le baraquement (le bloc 4) est vide. Certains arrivants, épuisés, se laissent tomber sur le sol de ciment. Mais pas question de dormir. Un détenu responsable du bloc surgit et, d'une voix qui porte, prononce un discours menaçant : *"Vous êtes ici non pour vivre, mais pour mourir. Bientôt le chef de bloc va arriver. Son habitude est de faire pendre dix hommes dès son arrivée."*

Jo, sauvé provisoirement par un homme du Canada : *"C'est toi que j'ai vu hier après midi dans le fossé ? - Oui ! - Viens !"*

L'homme s'appelle Mardechai Ring, il est le fils d'un professeur d'hébreu de Bendin, en Pologne. Affecté au tri des bagages, il ne manque de rien. Jo doit sa survie à sa protection : il passera désormais ses journées au bloc 3 et ne retournera à son bloc 12 que pour les appels, et en emportant du ravitaillement. Après chaque alerte grave, à chaque fois qu'il réussira à sortir du piège mortel des sélections, Jo trouvera refuge au Canada.

Peu après, nouveau drame : au bloc 12, juste après l'appel quotidien, ordre de se mettre nu. Chacun sait ce que cela signifie : des SS vont revenir et désigner pour la mort les malades, les plus maigres, ceux qui paraissent incapables de travailler. Jo comprend que cette fois encore, il a peu de chances de s'en sortir : il est petit, chétif, très maigre. Et, en effet, il est pris.

Avec les autres sélectionnés, il reçoit l'ordre de se rhabiller. Le groupe est conduit dans un bloc voisin dont on verrouille la porte. Chaque détenu est conscient d'approcher de la fin du parcours. Dans quelques minutes ou quelques heures, on viendra les chercher pour les emmener à la chambre à gaz. Parmi les condamnés, beaucoup de jeunes. La mort est si familière au camp, si présente, qu'elle a perdu son caractère d'événement. Primo Levi écrit dans *Si c'est un homme* : *"Au lager, on n'avait pas le temps de penser à la mort. Il n'y avait que les besoins primaires. Tenir jusqu'au soir..."* Chacun, à sa manière, semble se résigner.

Pas Jo. Il regarde autour de lui. Des poutres à mi-hauteur mènent jusqu'à de petites ouvertures grillagées en longueur, sous le toit. C'est le système d'aération du bloc. Jo demande à un des condamnés de l'aider à se hisser sur une poutre. Le garçon le regarde avec incrédulité. Qui a jamais réussi à s'évader d'un bloc de sélectionnés ? Et d'ailleurs, à quoi bon s'évader ? Pour être aussitôt repris et presque sûrement battu à mort ? Mais Jo s'obstine. Debout sur la poutre, il atteint l'orifice d'aération, il fait un trou dans le grillage avec sa cuillère et l'agrandit à la main. Il arrive à glisser la tête dehors, puis les épaules, la poitrine. À ce moment, quelqu'un l'agrippe par une jambe. "Un auxiliaire du bloc", pense-t-il. De sa jambe libre, il frappe de toutes ses forces, il réussit à passer tout le corps par l'ouverture. Il se laisse tomber à l'extérieur sans dommage. Encore une fois, l'obscurité favorise sa fuite. Quand l'auxiliaire ouvre la porte du bloc, Jo a disparu en direction du Canada, son abri habituel. Par peur des représailles, l'auxiliaire se gardera de signaler son évasion.

Les sélections et les gazages font partie de la routine du camp. Au Canada, l'évasion de Jo n'est qu'un épisode sans grande signification. Mourir ou échapper à la mort sont des incidents sans importance et sans portée réelle. Vivre n'est qu'un répit.

La confirmation va en être apportée rapidement et dans le bloc même, pourtant protégé, du Canada. Les SS surgissent à l'improviste et ordonnent à tous les occupants de se rassembler à l'extérieur. Sélection ! Jo n'a pas besoin de communiquer avec Mardechai Ring. Cette fois non plus, il n'a aucune chance d'échapper au tri. Au lieu de sortir avec les autres, il plonge sous un châlit, s'y recroqueville. Après quelques minutes, un SS pénètre dans le bloc pour vérifier qu'il ne reste personne, une routine. Il regarde sous chaque châlit. Jo, de sa cachette, voit des bottes s'approcher. Il se fait le plus petit possible et, miracle de l'ombre, le SS ne le voit pas. Mais l'homme fait le tour du châlit. Dans un instant, il va se pencher là où Jo est caché. À ce moment, une voix retentit à l'extérieur, un appel : *"Hans !"*, et le SS, sans procéder à la deuxième vérification, quitte le bloc. Jo restera caché sous le lit jusqu'au retour des hommes qui n'ont pas été sélectionnés. Mardechai Ring en fait partie. Tous les deux sont sauvés. Mais pour combien de temps ?

Avec les premiers froids et l'arrivée du vent d'hiver, très mordant en Silésie, la situation des

détenus de Birkenau empire encore. De nouvelles maladies font leur apparition. Dans le bloc, la nuit, les détenus ont inventé un moyen de se réchauffer : ils tournent en rond autour de l'un d'entre eux, celui du centre change à chaque tour. Ils appellent cela : faire le four. Humour macabre.

"D'étranges pensées me viennent parfois, se rappelle Jo. Ainsi, grelottant sur mon châlit, je rêve que je trouve une place plus confortable, contre un des fours crématoires voisins..."

Comment certains détenus pratiquants savent-ils qu'on approche de Yom Kippour ? Jo l'ignore. Mais un soir, il entend au fond du bloc les prières rituelles. C'est ainsi qu'il peut dater approximativement l'ultime sélection de jeunes qu'il ne parviendra pas à éviter, celle qui le conduira jusqu'à la chambre à gaz du crématoire IV.

Nul n'a jamais raconté ce qui se passait dans ces boyaux obscurs après la projection des granulés de cyanure. Les morts ne parlent pas. Elie Wiesel écrit dans ses mémoires : *"Les chambres à gaz, il vaut mieux qu'elles restent fermées au regard indiscret. Et à l'imagination. On ne saura jamais ce qui s'est passé derrière les portes d'acier. On a vite dit que, pour une bouffée d'air, pour une seconde de vie, les victimes se battaient entre elles, qu'elles grimpaient sur les épaules des plus faibles : il s'agirait du fameux Todeskampf, ce combat des mourants contre la mort, si cher à certains penseurs ; on a dit tant de choses qu'il aurait mieux valu taire. Que les morts parlent, s'ils en ont envie. Mais comme nul ne sait s'ils le souhaitent, eh bien, qu'on les laisse tranquilles."* (Tous les fleuves vont à la mer, Seuil).

Alors que la porte métallique étanche vient de se refermer sur les condamnés, une colère de Mengele sauve Jo. Sur la cinquantaine de jeunes épargnés ce jour-là, Jo Wajsblat sait qu'ils étaient à la Libération au moins trois rescapés. Jo n'exclut pas que cinquante ans après, d'autres rescapés de la sélection interrompue par Mengele soient encore en vie.

Commando de travail en Allemagne

Pendant plusieurs jours, les cinquante-deux ou cinquante-trois miraculés du crématoire IV ont pensé qu'ils ne bénéficiaient que d'un sursis, que leur destin était scellé et qu'ils seraient gazés lors d'une prochaine sélection. Parce qu'ils étaient des témoins.

Bien que nul au camp n'ignorât l'existence des chambres à gaz, ni des fours crématoires dont les cheminées trahissaient le fonctionnement ininterrompu, bien que le rôle des *Sonderkommando*, "les nettoyeurs", fût connu de tous, les Allemands s'efforçaient de dissimuler au maximum. Les installations de mort étaient entourées de murs de rondins et de barbelés, et ils y disposaient même des fleurs. Il était interdit de s'en approcher. Les six cents membres du *Sonderkommando* étaient méthodiquement liquidés après trois à quatre mois d'activité. Il y eut treize équipes successives.

Lorsque la défaite leur parut inévitable, les Allemands firent sauter toutes les chambres à gaz des camps d'extermination. Sauf celle qui porte le n°1, dans le camp d'Auschwitz, qui avait été désaffectée, et celles du camp de Maïdanek, à la frontière russe. À Treblinka, le sol fut même nivelé et planté d'herbe. Ils détruisirent aussi une grande partie des archives concernant la solution finale. Il s'agissait pour eux d'effacer toute trace de l'extermination industrielle de millions de juifs.

Les détenus étaient conscients de cette volonté. La mort par les gaz, connue de tous, devait rester secrète. Jo et les rescapés réunis à la nuit tombante dans le bloc 26 ne doutaient pas de leur destin : ils étaient promis à une prochaine sélection. Nul avant eux n'avait fait cette expérience. À coup sûr, on ne les laisserait pas raconter ce qui se passait derrière les rondins, ni ce qu'ils avaient vu dans l'enceinte du crématoire. Pendant deux jours, ils attendirent le retour des SS. À leur grande surprise, ils eurent droit, au contraire, à un traitement privilégié, à des rations supplémentaires. Les kapos, les responsables de bloc, les auxiliaires, les comptables du camp venaient les questionner : *"Que s'est-il passé ?" "Êtes-vous entrés dans la chambre à gaz ?" "Comment cela se passe-t-il ?"* Puis, un kapo, mieux renseigné, vint leur donner l'explication qu'ils n'attendaient plus. Après qu'ils eurent compris à quelle fausse manœuvre ils devaient la vie - une sélection de jeunes décidée sans l'accord de Mengele - Jo et ses compagnons furent renvoyés dans leurs blocs respectifs.

Deux semaines environ après son aller-retour à la chambre à gaz, Jo est témoin d'un autre

événement unique dans l'histoire d'Auschwitz-Birkenau : la révolte du *Sonderkommando* du crématoire IV.

"Vers le milieu de l'après-midi, raconte-t-il, j'étais à l'extérieur du bloc 14, et j'entends plusieurs explosions. À vol d'oiseau, le camp des Gitans se trouvait à moins de deux cents mètres du crématoire. Nous en étions séparés par le bloc du *Revier*, l'infirmerie, et une partie des baraques du Canada. Tout de suite après les explosions, on vit des SS traverser le camp en courant, ce qu'ils ne faisaient jamais. Ils étaient en proie à une grande nervosité. Il y eut encore plusieurs explosions, moins fortes. Puis un ordre répercuté par les chefs de bloc : "*Couvrez-vous ! Tous dans les blocs !*" À ce moment, on entendit une série de coups de feu. Quelqu'un s'écria : "*On se bat au crématoire !*" Ensuite les portes se refermèrent sur nous. Il y eut encore des coups de feu. Puis le silence tomba, comme chaque nuit, sur le camp.

Les hommes des *Sonderkommando* des différents crématoires avaient pu communiquer entre eux et coordonner une action. Ils avaient réussi à se procurer une quantité suffisante de poudre Ecrasit à grand pouvoir explosif. Durant des semaines, des détenues juives polonaises qui travaillaient à l'extérieur du camp, aux *Busines Union Werke*, en avaient rapporté au camp dans les ourlets de leurs jupes. Les hommes avaient réussi à voler des armes aux SS. Ils auraient même disposé d'une mitraillette et de grenades, mais il ne s'agit que d'hypothèses car il n'y eut pas de survivant de cette révolte et aucun SS n'a jamais fourni de témoignage.

Le plan initial consistait à faire sauter simultanément en pleine nuit les quatre grandes chambres à gaz et tenter une sortie à travers la forêt de *Rajsko* qui longe le camp, vers les étangs de *Staw*. À cette époque de l'année, on traversait les étangs à gué, et de l'autre côté, à huit kilomètres, la forêt est plus vaste et plus dense. On pourrait y vivre en sécurité et même envisager l'aide des partisans. Le signal serait donné avec une lampe baladeuse, vers deux heures du matin du crématoire I. Le II puis le III et le IV devaient passer à l'action. Les hommes du *Sonderkommando* n'avaient rien à perdre : de toutes façons, ils s'attendaient à être liquidés le lendemain ou le surlendemain, comme il arrivait périodiquement à ceux qui travaillaient aux crématoires.

Il semble qu'il y ait eu une trahison, que les SS aient eu connaissance du plan et que les *Sonderkommando* aient dû agir précipitamment, sans respecter leur scénario.

Dans l'après-midi, le crématoire III saute le premier, suivi du IV. Jo est catégorique : les explosions du crématoire IV se produisirent au milieu de l'après-midi. Il y eut de véritables combats. Trois SS furent tués et une trentaine blessés. Deux cents détenus, repris, furent fusillés le jour même. Au total, quatre ou cinq cents membres des *Sonderkommando* périrent en deux jours.

Les quelques détenus qui avaient traversé les étangs furent dénoncés par des Polonais, repris et exécutés. Les détenues qui avaient introduit les explosifs furent torturées et pendues. Leurs noms sont arrivés jusqu'à nous : *Roza Robota*, *Ala Germer Regma Safirstein*, *Estera Wajblum*. Selon un récit, *Roza Robota*, vingt-quatre ans, aurait été jetée vivante dans un four crématoire.

Dans les jours qui suivent, Jo observe combien la tension reste grande. Détenus et gardiens savent que la révolte a échoué, mais aussi que les bâtiments ont brûlé, que des SS ont trouvé la mort. Plusieurs fois, des avions survolent le camp, très haut dans le ciel de Silésie. On est fin octobre. Les Allemands reculent sur tous les fronts, l'armée Rouge approche. Pourtant, sur les voies ferrées de Pologne - épargnées par les bombardiers anglo-américains - les trains conduisent toujours des juifs vers Auschwitz-Birkenau. Les convois de juifs hongrois continuent d'arriver sur la rampe.

Dans le camp, le rythme des sélections ne faiblit pas. Les cheminées du crématoire IV ont disparu mais les gazages ont repris dans le V et dans d'autres bâtiments dans la forêt, les bunkers.

Jo est affecté dans un commando de travail.

La baraque où les détenus attendent le départ, située au camp D, a mauvaise réputation. C'est l'ancien bloc de punition, d'où l'on sortait rarement vivant. On y regroupe maintenant les "travailleurs".

Les rations sont plus abondantes. Jo peut prendre une douche, la première depuis plus de trois mois. L'escalier suivante emmène les travailleurs au camp A, tout près de l'entrée à côté du camp

des femmes. Certaines partent travailler le matin et rentrent le soir à demi mortes d'épuisement. Toutes ont le crâne rasé. La nuit, les plus jeunes risquent leur vie pour franchir les barbelés électrifiés qui les séparent du camp des hommes, à l'aide de deux planches. En échange d'un peu de nourriture, elles s'offrent aux chefs de bloc. Un soir, deux d'entre elles, à l'approche d'un kapo, se cachent sous le châlit de Jo. Elles le supplient de ne rien dire. Bien sûr, il ne les trahira pas.

Jo ne reste que quelques jours au camp A. Il pense qu'on est dans les premiers jours de novembre quand, à la nuit tombante, le groupe est aligné sur la rampe où se trouvent déjà d'autres détenus. Un train de marchandise stationne, semblable à ceux qui ont transporté les déportés depuis Lodz. Chaque détenu reçoit un assez gros morceau de pain, une portion de saucisson, et se hisse à bord. Il y a un soldat en armes par wagon. Quand le convoi s'ébranle, la nuit est tombée depuis longtemps. Constatant que le train prend de la vitesse, les détenus échangent des regards de soulagement. Ils ont quitté Birkenau. Tous laissent au camp de terribles souvenirs. Leur famille, ceux qu'ils aimaient, y ont péri. Des amis, des compagnons, y périront encore. Une partie d'eux-mêmes restera, pour toujours, au camp. Ils ne savent pas où ils vont, ni quel sera leur destin en Allemagne. Mais une toute petite lueur d'espoir s'allume dans leur nuit.

Le voyage est terrible. Il dure plus d'une semaine. Beaucoup succombent, victimes de la faim et du froid. Vers le cinquième jour, Jo se fait voler le morceau de pain qu'il avait réussi à sauvegarder : la plupart des hommes n'ont plus rien à manger. Il fait froid. Le train s'arrête de temps en temps, en rase campagne. Les portes ne sont pas fermées et les déportés ramassent des rutabagas gelés dans les champs. Ils les mangent crus.

Enfin, le convoi arrive à destination : un camp de travail en plein centre de Brunswick, quelque part dans le nord de l'Allemagne, non loin de Hambourg. Le camp se compose de deux grands baraquements. Les détenus sont partagés en trois groupes, placés sous l'autorité absolue de kapos sans indulgence et affectés, chacun, à une usine différente. Jo et ses compagnons sont désignés pour l'usine Bissingwerk, où l'on répare des camions. Le travail est pénible, les rations alimentaires à peine plus riches qu'au *lager*.

C'est toujours le même problème : manger assez pour survivre. Mais la famine n'est pas le seul problème. Cet hiver 1944-1945, un froid très vif s'abat sur l'Allemagne. Les esclaves de Bissingwerk n'ont que leur tenue de bagnard pour se couvrir et bien sûr, leurs baraques ne sont pas chauffées. Affaiblis par Birkenau, les déportés, qui travaillent de 9 heures à 19 heures, ont du mal à résister. À l'usine, il y a des Russes, des Ukrainiens, des Français, tous affamés.

À l'usine, les conditions d'hygiène sont catastrophiques. Un de ses amis, atteint d'un abcès à la gorge, reçoit le conseil de se gargariser avec son urine... Félix Goldberg attrape une forte dysenterie qui met ses jours en danger. Jo parvient à dérober un morceau de pain à un contremaître allemand ; il le calcine, et fait avaler les cendres à Félix. Lui-même, en février 1945, souffre terriblement d'une dent de sagesse. À l'heure du rassemblement, il ose, sur les conseils d'un vieux gardien de la Wehrmacht, sortir du rang en ôtant sa casquette et en claquant les talons selon le règlement, et demande à être soigné. À sa grande surprise, quelques heures plus tard, un soldat ukrainien vient le chercher et l'embarque dans un camion à destination de la ville de Trieter, où se trouve l'usine souterraine de munitions Hermann Goering. On le présente à un dentiste qui lui demande : "*Nationalité ? - Polonais*", répond Jo. Il lui demande alors s'il est juif, s'empare d'une tenaille et entreprend d'extraire la dent de sagesse. Sous l'effet de la douleur, Jo hurle. Le dentiste lui assène alors un coup de poing dans la figure en disant : "*Ferme ta gueule, sale juif !*" Curieusement, ce coup de poing agit comme un anesthésique et Jo se fait arracher la dent sans un cri. Au retour, il se trouve à l'arrière du camion, qui s'arrête pour charger les repas des SS et ceux des ouvriers. La soupe des soldats est épaisse et Jo n'y résiste pas. Utilisant sa ceinture pliée comme une cuillère, il mange, tandis que le sang qu'il perd en abondance se dilue dans le repas des SS.

À Brunswick, quelles que soient les conditions de vie, la brutalité des kapos, la sous-alimentation, les poux, la maladie, les punitions, les déportés se considèrent comme privilégiés par rapport à leurs camarades restés à Birkenau.

La menace des sélections a disparu. Si la mort rôde toujours, elle prend la forme des bombardements alliés, assez fréquents, et qui remplissent les détenus de joie. À chaque alerte aérienne, ils doivent descendre dans un abri ; il est interdit de bouger jusqu'au signal de fin

d'alerte. Être absent à l'appel qui suit est puni de mort.

Le dimanche, jour de repos, est consacré au nettoyage des vêtements pleins de poux. Pour s'en débarrasser, deux méthodes : on étend les vêtements à proximité d'un feu, ou on les enterre une demi-journée. Toute évasion est impossible. Ceux qui la tentent sont repris et fusillés.

En se rendant au travail le matin, les esclaves juifs du Reich entonnent le *Chant du concentrationnaire*, écrit par des détenus. Cette marche exprime une certaine confiance en l'avenir. Comment les déportés auraient-ils pu deviner qu'entre la liberté et eux d'autres obstacles meurtriers se dresseraient encore ?

Chant du concentrationnaire

*À côté de Hambourg, il y a un camp clos de barbelés
Trois cent mille jeunes gens y sont enfermés.
À l'aube ils partent travailler à Klingen, ou à Chelmn
À l'usine, on ramasse les ordures, on ramasse des cendres.
Et chaque jour c'est la même chose !
Interdit de partir, interdit de prendre le train...
Comme elle paraît loin la maison de nos parents !
Mais le jour de la liberté viendra :
Nous retournerons chez nous...
Écoute bien, pense aux tiens,
À l'appel, on crie ton nom !
Allez, pas de larmes.
Concentrationnaire, un jour tu seras libre de nouveau!*

Un matin, à la fin de mars 1945, les détenus apprennent que l'usine de camions Bissingwerk ferme ses portes. Le personnel va être évacué, sept cents hommes environ. Les hommes partent à pied pour le camp de Wattenstadt, tout près de l'usine souterraine Hermann Goering, à vingt-cinq kilomètres. Les juifs doivent marcher à part. Tout le long du parcours, on entend des explosions : les alliés intensifient les bombardements sur cette région industrielle. La colonne croise un groupe de prisonniers américains dont l'état n'est guère enviable : amaigris, en loques, le regard fixe, épuisés. Et la troupe enfin, par une nuit glaciale, sous un ciel bas où les bombes alliées inscrivent de larges traînées lumineuses, arrive à Wattenstadt, près de l'usine souterraine.

Libérés par les Américains

En avril 1945, l'Allemagne envahie, bombardée, exsangue, est à l'agonie mais le cauchemar des déportés de Brunswick n'est pas terminé. Des ordres d'évacuation continuent d'arriver. Ni les militaires ni les kapos ne manifestent d'indulgence, au contraire. Jo et ses camarades affamés, transportés d'un endroit à un autre, ont l'impression d'être pris dans un ballet absurde de fin du monde. Après quinze jours environ dans le camp de Wattenstadt, ils reçoivent l'ordre de monter dans un train. Lorsqu'il s'ébranle, les déportés constatent que plusieurs kapos ont disparu.

Ce voyage, de nulle part à nulle part, sous les bombardements, à travers des villes en ruine, va durer une dizaine de jours : plusieurs fois, le train est la cible de l'aviation américaine, et on relève beaucoup de morts et de blessés. Pour essayer d'échapper aux mitraillages, les prisonniers clouent des tenues de bagnards sur le toit des wagons. Mais les attaques continuent.

Pour boire et se nourrir, les prisonniers n'ont d'autre solution que de déterrer des betteraves à l'occasion des arrêts en campagne et de puiser de l'eau dans des fossés. Ils trouvent aussi parfois de l'eau dans les gares. Ce qui n'empêche pas de nombreux prisonniers, très faibles, de succomber. Les corps sont entassés dans le wagon de queue. Ce convoi du désespoir roule pendant près d'une semaine jusqu'au camp de Ravensbrück.

Quand le groupe de Brunswick y arrive, le camp est déjà surpeuplé : on y a parqué de nombreux détenus, hommes et femmes venus d'autres bagnes. Certains sont arrivés à pied. Ravensbrück est le terminus de nombreuses "marches de la mort". À la descente des wagons, Jo et ses compagnons, épuisés, malades, certains agonisants, sont mis dans une baraque trop petite, garnie de châlits.

À Ravensbrück, les rumeurs les plus étranges circulent : les troupes américaines seraient aux

portes du camp. Un matin, des camions de la Croix-Rouge suisse arrivent avec des colis provenant du Joint, organisation de secours américaine. Pendant quelques jours, les prisonniers juifs ont à profusion du lait en poudre, du chocolat, du corned-beef et des cigarettes ! C'est l'abondance. Mais non la fin des épreuves : un matin, des soldats de la Wehrmacht font monter les prisonniers dans un train. Encore un voyage en perspective, cette fois avec des provisions de route. Le bruit court qu'on se dirige vers la Suède. Les soldats de la Wehrmacht qui font office de gardiens autorisent les détenus à quitter le train à chaque arrêt ; ils ne tentent pas de s'approprier leurs provisions par la force. En vérité, nul ne sait, pas même les gardiens, vers quelle ville ou quel camp se dirige le train, sous les bombardements qui ont repris.

Le voyage durera quatre jours ! Parfois, les prisonniers ont l'impression qu'ils tournent en rond. Un train-hôpital allemand stationne sur une voie proche. Puis un matin, le train pénètre dans une forêt et s'arrête dans le voisinage immédiat d'un camp étrange, constitué de baraquements en dur inachevés. C'est le camp de Wobelin. Il est occupé essentiellement par des prisonniers russes émaciés, que l'arrivée de ces autres prisonniers juifs met dans une grande agitation. Pour s'emparer de ses vivres, Jo est attaqué par l'un d'eux qui tente de l'étrangler. Il ne doit son salut qu'à l'intervention d'un de ses camarades. Plus tard, la situation se calmera. Les Russes vont même jusqu'à proposer de la viande en échange de chocolat et de cigarettes. L'échange a lieu et il va être à l'origine d'un drame effroyable. Le lendemain, les Allemands regroupent tous les prisonniers russes et les conduisent dans la forêt. Jo et ses camarades se demandent ce que cache cette manœuvre. Ils vont être rapidement renseignés : à peu de distance des barbelés, les Russes reçoivent l'ordre de creuser une fosse. Ils ne paraissent pas inquiets. Le trou terminé, les Allemands les font aligner et s'écartent pour démasquer une mitrailleuse qui se met à tirer. En quelques minutes, tous les Russes sont abattus.

Les juifs auront plus tard l'explication de cette exécution massive. Les Allemands avaient découvert que la viande que les prisonniers russes avaient proposée aux nouveaux arrivants était de la chair humaine prélevée sur des cadavres.

Le 1^{er} mai au matin, tous les prisonniers valides du camp de Wobelin sont rassemblés hors des baraques et une nouvelle fois entassés dans des wagons de marchandise. Dans celui de Jo, cent vingt hommes, peut-être plus, ont pris place. Ceux du fond s'écrasent contre les parois. Sur une voie parallèle stationne un convoi militaire bourré d'armes et de munitions. Hitler vient de se suicider à Berlin, mais dans le nord la Wehrmacht résiste toujours.

De nouveau, dans l'espoir d'échapper aux bombardements alliés, les prisonniers parviennent à fixer une tenue rayée de bagnard sur le toit d'un wagon. Autour d'eux, les Allemands semblent en proie à la panique ; les échos d'un duel d'artillerie parviennent aux prisonniers.

Le train ne bouge pas. Cet ultime voyage sera un voyage immobile. Plus tard, Jo apprendra que l'ordre avait été donné de conduire le train de prisonniers juifs sur un pont stratégique et de le faire sauter avec le pont. Mais aucune locomotive n'était disponible, l'ordre n'avait pas été exécuté.

Entassés debout, manquant d'air dans les wagons fermés et immobiles, les détenus pensent qu'on essaye de les exterminer par étouffement.

Vers six heures, on ouvre les portes des wagons. Plusieurs déportés sont morts. Avec Félix et d'autres copains, nous sortons un homme inconscient mais qui respire encore, et nous le transportons sous un tuyau d'eau vertical, à laquelle s'approvisionnent les locomotives à vapeur. La puissance du jet aurait pu le tuer. Sous le choc, il ouvre les yeux. Il est sauvé. Des années plus tard, en Israël, j'entends un inconnu raconter comment il a été sauvé jadis, en Allemagne, à Wobelin, par des camarades qui l'ont porté sous un tuyau d'eau ! *"Je m'approche de lui : "J'ignore qui tu es, moi je suis celui qui, avec des camarades, t'a sorti du wagon à Wobelin !" Il s'appelle Abraham Zenik. Il est aujourd'hui (en 2000) président des anciens du ghetto de Lodz, à Tel-Aviv."*

Après cette nuit atroce, les détenus regagnent le camp. Il n'y a plus de soldats allemands : ils se sont enfuis en abandonnant leurs armes aux kapos. On est le 2 mai 1945. Vers onze heures du matin, Jo voit un soldat américain entrer dans le camp de Wobelin.

